



ANDREW LANE



Les premières aventures de

SHERLOCK HOLMES

LES ASSASSINS DU NOUVEAU-MONDE



***L'Angleterre s'éloignait inexorablement,
et avec elle tout ce qui lui était familier.
L'avenir ne lui réservait qu'incertitudes et surprises.
Il devrait affronter un nouveau monde,
de nouvelles coutumes, des gens inconnus.
Le danger ne serait jamais loin.***

SHERLOCK S'ATTIRE DES ENNUIS...
LE VOILÀ EMBARQUÉ SUR UN NAVIRE POUR LES ÉTATS-UNIS,
CHERCHANT À DÉLIVRER SON AMI MATTY DES MAINS
D'ASSASSINS SANS SCRUPULES.



ANDREW LANE

Les premières aventures de
**SHERLOCK
HOLMES**

LES ASSASSINS DU NOUVEAU-MONDE

*Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Marie Hermet*

Flammarion

*Pour les trois professeurs qui m'ont appris à écrire,
Sylvia Clark, Eve Wilson et Iris Cannon, et aussi
pour les quatre écrivains dont l'œuvre a été pour moi
un enseignement : Stephen Gallagher, Tim Powers,
Jonathan Carroll et David Morrel.*

Titre original :

Young Sherlock Holmes – The red Leech

© First published 2010 by Macmillan Children's Books, a division
of Macmillan Publishers Limited

Copyright © Andrew Lane 2010

© Flammarion pour la traduction française, 2011

© Flammarion pour la présente édition, 2017

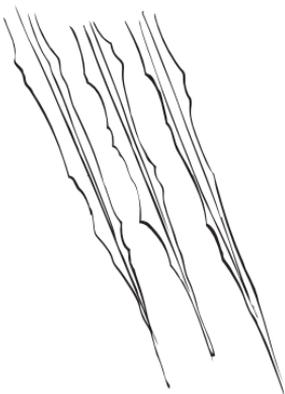
87, quai Panhard et Levassor – 75647 Paris Cedex 13

ISBN : 978-2-0813-5329-9

Remerciements à :

Marc et Cat Dimmock, qui m'ont encouragé ; Stella White, Michele Fry, Scott Fraser, A. Kinson, Chris Chalk, Susan Belcher, L. M. Cowan, L. Hay, Stuart Bentley, Mandy Nolan, D.J. Mann et tous ceux qui ont publié des critiques élogieuses du tome I des Premières aventures de Sherlock Holmes sur Amazon au moment précis où j'avais besoin d'être rassuré. Merci encore à Dominic Kingston et Joanne Owen, chez Macmillan, pour s'être si bien occupé de moi.

Un grand merci à tous.



Prologue

Jamais James Hillager n'avait rencontré de créature aussi fantastique ; il crut d'abord à une hallucination. La sangsue rouge géante qu'il avait sous les yeux avait l'air tout droit sortie d'un cauchemar.

La jungle de Bornéo était aussi chaude et humide qu'un hammam ; les vêtements trempés d'Hillager lui collaient au corps. L'air était tellement saturé de vapeur que la sueur, au lieu de s'évaporer, coulait le long de son nez et de ses doigts et ruisselait sur sa chemise. À chaque pas, ses bottes pleines d'eau s'écrasaient au sol avec un son mat ; s'il continuait dans ces conditions, elles allaient lui pourrir aux pieds. Il n'avait jamais voyagé dans des conditions aussi pénibles.

La chaleur lui faisait tourner la tête, et comme il n'avait pratiquement rien mangé ni bu depuis plusieurs jours, il était près de s'évanouir. Depuis un bon moment, il entendait des voix dans les

arbres, des voix qui se moquaient de lui en chuchotant. La partie encore sensée de son esprit cherchait à raisonner ; il s'agissait certainement du bruit du vent dans les feuilles – tandis qu'une pulsion moins rationnelle le poussait à crier aux voix indiscrètes de se taire, et peut-être même de leur imposer le silence à coups de fusil si elles refusaient d'obtempérer.

Il avait déjà rencontré un certain nombre d'animaux fantastiques ; existaient-ils vraiment, ou sortaient-ils de son esprit enfiévré ? Des singes pourvus d'énormes nez bulbeux ; des grenouilles pas plus grosses que son pouce, bigarrées, orange, rouges ou bleu électrique ; un éléphant adulte parfaitement formé, mais qui lui arrivait seulement à l'épaule, et un animal qui ressemblait à un cochon couvert de poils noirs mais dont le museau allongé et flexible n'évoquait rien de connu... Combien d'entre eux étaient réels et combien sortaient tout droit d'un cerveau délirant ?

À côté de lui, Will Gimson semblait près de s'écrouler. Il fit une pause et se pencha en avant, les mains sur les genoux, pour aspirer l'air humide à longues bouffées.

— Il faut nous arrêter ici, annonça-t-il hors d'haleine. Je ne peux plus avancer.

Hillager en profita pour s'éponger le front avec son mouchoir trempé. Il avait peut-être contracté



une fièvre tropicale, ce qui expliquerait ses hallucinations. On rencontrait toutes sortes de maladies étranges dans les forêts de Bornéo. Il avait entendu parler d'explorateurs qu'on avait crus perdus dans la jungle, et qui avaient ressurgi après des semaines d'errance, couverts de pustules ou encore littéralement décharnés.

Inquiet, il jeta un coup d'œil aux environs. Même les arbres semblaient se moquer de lui. Leurs troncs noueux et torturés servaient de tuteurs à toutes sortes de plantes grimpanes parasites qui menaçaient de les étouffer. La végétation était si dense qu'on ne voyait pas le ciel ; une lumière diffuse filtrait entre les feuilles, teintée de vert.

Malgré la chaleur, Hillager frissonna. Jamais il ne se serait rendu dans cet enfer sans y être forcé, et forcé par celui qui l'effrayait plus encore que la jungle : son employeur.

— Arrêtons-nous pour aujourd'hui, proposa-t-il.

Tout ce qu'il souhaitait, c'était rentrer au port, embarquer les animaux qu'ils avaient capturés et mis en cage, et revenir au plus vite à la civilisation.

— Ce n'est pas ici qu'il faut chercher, insista-t-il. Nous avons déjà assez de bêtes pour le satisfaire. Oublions celle-là ; il ne s'en apercevra même pas.

— Oh, que si, il s'en apercevra ! répliqua Gimson. Si nous ne devons rentrer qu'avec une seule bestiole, ce serait celle-là.

Hillager allait protester lorsque son compagnon l'interrompit, le doigt tendu.

— Attends ! Je crois que j'en vois une !

Hillager s'approcha. Son collègue était toujours penché en avant, mais il avait le regard fixé sur la base d'un arbre.

— Regarde !

Hillager suivit du regard la direction que lui indiquait Gimson. Dans une flaque entre deux racines, il vit quelque chose qui ressemblait à une tache de sang frais de la taille d'une main. Cela luisait dans la lumière diffuse du soleil.

— Tu es sûr ?

— C'est comme ça que Duke l'a décrit ; c'est *exactement* ça !

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

Sans répondre, Gimson saisit la chose entre le pouce et l'index. Elle pendait entre ses doigts ; Hillager ne pouvait en détacher les yeux.

— C'est bien ça, répéta Gimson en retournant la créature, regarde : voilà sa bouche, ou son suçoir, si tu préfères. On voit les dents tout autour. Il y a aussi une bouche à l'autre extrémité ; c'est comme ça qu'elle se fixe, en s'attachant par les deux bouts.

— Et elle te suce le sang, ajouta Hillager d'un ton sinistre.

— Elle suce le sang de tout ce qui bouge assez lentement pour lui permettre de s'attacher, reprit



Gimson. Ces éléphants Pygmées, ou ce tapir avec son museau pointu, tout ce qui passe...

Sous leurs yeux, la sangsue changeait de forme ; elle devenait plus mince et plus longue. Les doigts de Gimson l'avaient saisie à mi-corps, entre les deux bouches ; quand il l'avait ramassée, elle était à peu près ronde, mais maintenant, elle ressemblait à un ver plutôt gras.

— Et qu'est-ce qu'il en fait ? demanda Hillager. Pourquoi est-ce qu'il envoie des gens en ramasser à l'autre bout du monde ?

— Il dit qu'il les entend l'appeler, répliqua Gimson. Quant à savoir ce qu'il en fait... Je suis sûr que tu préfères l'ignorer.

Il se pencha pour examiner la bête. Elle oscillait aveuglément dans sa direction, consciente de la proximité immédiate de sang chaud.

— Celle-ci n'a pas bu depuis un moment.

— Comment le sais-tu ?

— Elle cherche quelque chose à quoi se fixer.

— Il vaut peut-être mieux la laisser, alors, et en chercher une autre demain ? suggéra Hillager sans enthousiasme.

Il espérait bien que Gimson allait refuser, car il n'avait aucune envie de passer une journée de plus dans la jungle.

— C'est la première que nous voyons en une semaine, et il nous faudrait sans doute attendre

encore plus longtemps avant d'en voir une deuxième. Non, nous allons rapporter celle-ci.

— Elle va survivre au voyage ?

— Probablement, dit Gimson en haussant les épaules. Il suffira de la nourrir...

— OK. Qu'est-ce que tu proposes ? L'une de ces créatures à tête de cochon ? Un singe ?

Gimson ne répondit pas.

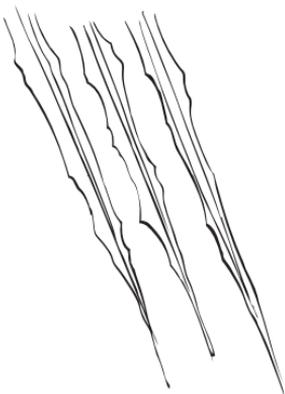
Hillager leva les yeux vers son compagnon qui le regardait avec une expression étrange, un curieux mélange de pitié et de dégoût.

— Je suggère que tu relèves ta manche, dit enfin Gimson.

— Quoi ? Tu es *fou* ?

— Non. Je suis le guide de cette expédition. Et toi, à ton avis, qu'est-ce que tu es ? Pourquoi est-ce que tu es venu jusqu'ici ? Roule ta manche, cette horreur a besoin de sang, et elle en a besoin tout de suite.

Lentement, en pensant à la réaction de Duke s'il venait à apprendre qu'on avait laissé sa créature mourir de faim, Hillager remonta sa manche.



Chapitre 1

— **A**s-tu déjà pensé aux fourmis ? demanda Amyus Crowe.

— Sauf quand j'en trouve une dans mon sandwich, à un pique-nique, je dois dire que je n'y ai jamais accordé beaucoup d'attention.

Le maître et l'élève se promenaient dans la campagne du Surrey. La chaleur pesait sur la nuque brûlante de Sherlock ; l'odeur entêtante de fleurs et d'herbe coupée lui faisait tourner la tête.

Une abeille le fit sursauter. Si les fourmis ne lui inspiraient qu'indifférence, il avait un peu peur des abeilles depuis ses récentes aventures.

Crowe se mit à rire.

— Qu'est-ce que c'est aussi que cette manie anglaise des sandwiches à la confiture ? Je te jure, les Anglais mangent comme des enfants en bas âge. Aucun pays au monde n'apprécie ce genre de cuisine : les puddings cuits à la vapeur, les tartines de marmelade – mais sans la croûte, bien entendu, et



les légumes bouillis si longtemps qu'ils sont transformés en purée... On n'a pas besoin d'avoir des dents pour manger tout ça !

— Et qu'est-ce que la cuisine américaine a donc de si spécial ? demanda Sherlock, un peu vexé.

— Les steaks, répondit simplement son maître.

Accoudé à un muret qui lui arrivait à la poitrine, le menton reposant sur ses bras croisés, Crowe regardait le paysage, protégé du soleil par son chapeau à larges bords. Il portait son habituel costume de lin blanc.

— De bons steaks bien épais, reprit-il, grillés sur le feu. Grillés comme il faut, de façon à ce que les bords soient bien croustillants, pas simplement passés à la flamme d'une bougie comme font les Français ! Et pas non plus recouverts d'une espèce de sauce à la crème et au cognac, comme ils en ont encore la mauvaise habitude. Cela ne demande pourtant pas des facultés extraordinaires de faire cuire correctement un steak, pas besoin d'être archevêque, alors pourquoi diable personne n'en est-il capable hors des États-Unis ?

Il soupira, et son expression enjouée fit soudain place à quelque chose de plus sombre.

— Les États-Unis vous manquent, conclut Sherlock.

— Cela fait trop longtemps que je suis parti, c'est vrai. Et je sais que Virginia aussi souffre d'être loin de chez elle.



Une vision passa devant les yeux de Sherlock : Virginia montant son cheval Sandia, ses cheveux d'or rouge en bannière derrière elle...

— Vous envisagez de rentrer bientôt ? demanda-t-il.

Il faisait des vœux pour que ce soit le plus tard possible : il appréciait trop la présence de Crowe et de Virginia qui lui tenaient compagnie depuis qu'il vivait chez son oncle.

— Quand j'aurai terminé le travail que je suis venu faire ici, répondit Crowe dont le visage se plissa en un grand sourire, et quand j'aurai rempli mes obligations vis-à-vis de ton frère, en t'ayant enseigné tout ce que je sais. Et maintenant, parlons des fourmis !

Sherlock soupira, résigné à entendre une autre des leçons improvisées de son maître. Pour l'Américain, tout pouvait fournir matière à un cours, qu'il soit en pleine campagne, en ville ou dans un intérieur. Il savait se servir de ce qui l'entourait comme d'un tremplin pour poser une question, soumettre un problème ou une énigme logique. Sherlock commençait à trouver cette méthode fatigante...

Crowe se redressa et jeta un coup d'œil derrière lui.

— Je pensais bien avoir aperçu quelques-unes de ces bestioles...

Il se dirigea vers un monticule de terre qui ressemblait à une colline en miniature posée sur l'herbe.

Sherlock savait qu'il l'avait repéré longtemps à l'avance, et faisait simplement mine de le découvrir pour alimenter sa leçon du jour. En soupirant, il descendit du muret sur lequel il était perché et s'approcha.

— C'est une fourmilière, remarqua-t-il sans enthousiasme.

Autour du monticule, les ouvrières s'activaient sans but apparent.

— En effet. Là-dessous, nous avons un labyrinthe de tunnels que ces petites bêtes ont creusés patiemment, et si on cherchait plus bas, on trouverait des milliers d'œufs minuscules, pondus par une reine qui ne voit jamais le jour et qui passe sa vie entière dans les souterrains.

Crowe se pencha et fit signe à son élève d'en faire autant.

— Regarde comme elles se déplacent ; qu'est-ce que tu vois de frappant ?

Sherlock observa en silence. On ne voyait pas deux fourmis cheminer ensemble ; chacune partait dans une direction différente, et changeait de route sans motif apparent.

— Elles vont au hasard, répondit-il, ou alors, elles réagissent à quelque chose que nous ne voyons pas.

— C'est probablement la première explication qui est la bonne, confirma Crowe. On appelle cela « la marche de l'ivrogne » ; en réalité, c'est une excellente façon de procéder si l'on veut couvrir rapidement du terrain quand on est à la recherche de quelque chose. La plupart des gens vont aller droit devant eux, puis quadriller le terrain ou bien le diviser en carrés qu'ils fouilleront l'un après l'autre. En général, on finit par obtenir ce qu'on veut par ces méthodes, mais les chances de parvenir à ses fins *rapidement* augmentent si l'on procède en zigzag, au hasard, comme le ferait un homme qui a bu trop de whisky. Dans ce cas, les jambes partent d'un côté, la tête de l'autre.

Crowe fouilla dans sa poche et en extirpa un objet.

— Mais revenons à nos fourmis. Quand elles font une découverte qui les intéresse, voilà comment elles s'y prennent...

Le professeur fit une pause pour montrer à son élève ce qu'il avait dans la main : un pot de terre cuite bouché par une feuille de papier sulfurisé retenue par une ficelle. Avant que Sherlock ait eu le temps de poser une question, il défit le nœud et enleva l'opercule.

— Du miel ! annonça-t-il. Je l'ai acheté au marché. Désolé si ça te rappelle de mauvais souvenirs...

— Aucun problème, mais pourrais-je vous demander pourquoi vous vous promenez avec un pot de miel dans la poche ?

— On ne sait jamais de quoi on peut avoir besoin, répliqua malicieusement Crowe, ou peut-être avais-je tout organisé à l'avance ? Choisis !

Sherlock se contenta de sourire sans répondre.

— Le miel est principalement composé de sucre, mais il contient aussi beaucoup d'autres éléments. Les fourmis raffolent du sucre. Elles le rapportent dans la fourmilière pour nourrir la reine et les larves qui sortent des œufs.

Crowe trempa un doigt dans le miel que la chaleur avait rendu liquide et laissa tomber une large goutte qui s'accrocha d'abord à un brin d'herbe avant de glisser vers le sol en filaments luisants.

— Et maintenant, voyons ce que vont faire nos petites bêtes.

Sous le regard attentif de Sherlock, les fourmis continuaient leur chemin au hasard, escaladant parfois des brins d'herbe ou errant à ras de terre. Au bout d'un moment, l'une d'elles trouva la goutte de miel. Elle s'arrêta net, à tel point que Sherlock la crut engluée, mais elle se remit en marche pour suivre la traînée visqueuse, puis revint sur ses pas et pencha la tête comme pour boire.

— Elle est en train d'en ramasser autant qu'elle peut en porter, murmura Crowe. Maintenant, elle va se diriger vers le nid.



En effet, la fourmi retourna vers la fourmilière, mais pas directement. Au contraire, elle fit plusieurs allers retours. Cela dura quelques minutes, et Sherlock faillit la perdre lorsque son chemin se confondit avec celui de ses congénères, mais il la vit enfin gravir le monticule de terre et disparaître dans une ouverture creusée sur le côté.

— Qu'est-ce qui va se passer maintenant ? chuchota Sherlock.

— Surveillance bien le miel...

Dix ou quinze fourmis l'avaient découvert, et toutes en ramassaient un échantillon. D'autres se joignaient rapidement aux premières, tandis qu'un groupe se dirigeait sans se presser vers le nid.

— Tu as remarqué quelque chose ? demanda Crowe.

Sherlock se pencha pour mieux voir.

— On dirait qu'elles mettent de moins en moins de temps à rejoindre la fourmilière.

Très vite, en effet, se formaient deux lignes parallèles de fourmis, les unes allant vers le nid, les autres vers le miel. Les itinéraires en zigzag avaient disparu.

— Très bien. Maintenant, nous allons essayer une autre expérience.

Cette fois, Crowe sortit de sa poche un morceau de papier de la taille de sa paume qu'il déposa sur le sol, entre le miel et la fourmilière. Les fourmis

traversèrent l'obstacle comme si elles ne l'avaient pas remarqué.

— Comment font-elles pour communiquer ? demanda Sherlock. Comment celles qui ont trouvé le miel ont-elles indiqué aux autres où il se trouve ?

— Elles n'ont rien indiqué du tout. Le simple fait qu'elles retournent chargées de miel est un signal. Cela montre qu'il y a une ressource de nourriture, mais elles ne savent pas parler ni lire ce qui se passe dans la tête de leurs compagnes. Elles ne peuvent pas non plus se montrer le chemin avec leurs pattes. Non, ce qui se passe est bien plus malin ; permets-moi de te montrer.

D'un geste rapide, Crowe fit tourner la feuille de papier à quatre-vingt-dix degrés. Quand les fourmis déjà engagées atteignirent le bord, elles se mirent à tourner en rond, désorientées. Mais au grand étonnement de Sherlock, celles qui abordaient la feuille s'arrêtèrent à mi-chemin, décrivirent un angle droit et se remirent en marche. Arrivées sur l'herbe, elles recommencèrent à décrire des cercles sans but apparent.

— Elles suivent un chemin, murmura le garçon, fasciné, un chemin que nous ne voyons pas mais qu'elles perçoivent. Les premières ont tracé la piste et les autres la suivent. Quand vous avez tourné la feuille, elles ont continué, sans savoir que la piste ne menait plus au même endroit.



— C'est vrai... Ce que j'imagine, c'est qu'il y a là une molécule chimique. Lorsqu'une fourmi découvre une source de nourriture, elle laisse une trace chimique derrière elle, un peu comme si elle traînait un chiffon imprégné d'une odeur forte, de l'anis par exemple. Les suivantes la sentent, comme font les chiens. Avec « la marche de l'ivrogne », les premières mettront un moment à rejoindre la fourmilière, puis d'autres trouveront un chemin plus direct. Plus le nombre de fourmis s'accroît, plus elles sont nombreuses à prendre le chemin le plus court ; l'effet de marquage chimique s'en trouve renforcé. Le chemin le plus rapide, celui qui marche le mieux, sera de plus en plus fréquenté. La trace des autres s'affaiblit par manque d'usage et finalement, on ne trouvera plus qu'un seul chemin direct. La preuve vient d'être donnée avec cette feuille de papier. Les fourmis continuent à suivre la piste la plus directe, même si elle les éloigne de la fourmilière au lieu de les y mener. Bien sûr, au bout d'un certain temps, elles corrigeront leur trajectoire.

— C'est incroyable ! Je ne savais pas. Ce n'est pas de l'intelligence, mais de l'instinct... puisqu'elles ne communiquent pas. Pourtant, on dirait vraiment de l'intelligence !

— Parfois, un groupe est moins intelligent qu'un individu pris isolément, chez les humains



par exemple. Un homme intelligent, pris dans une foule, sera capable de se lancer bêtement dans des bagarres sans objet, surtout s'il existe un incident déclencheur. Mais quelquefois, un groupe se montre plus malin qu'un individu, comme on le voit chez les fourmis ou les abeilles.

Il se releva, épousseta son pantalon de lin clair et reprit :

— Mon instinct me dit qu'il est bientôt l'heure du déjeuner. Tu crois que ton oncle et ta tante trouveront une place à leur table pour un Américain errant ?

— J'en suis sûr, affirma Sherlock, même si je suis moins certain de la gouvernante, Mlle Églantine.

— Laisse-moi faire. Lorsqu'il le faut, je suis capable de déployer des trésors de charme !

Ils rentrèrent tranquillement à travers champs et boqueteaux. En chemin, Crowe montrait à son élève les champignons comestibles et autres curiosités, tout en lui rappelant les leçons précédentes. Sherlock était maintenant à peu près sûr de pouvoir survivre seul dans les bois en se nourrissant de ce qu'il trouvait, sans risque de s'empoisonner.

Une demi-heure plus tard, ils arrivaient en vue de Holmes Manor, une grande maison d'aspect austère construite sur un demi-hectare de terrain dégagé. Sherlock repéra la fenêtre de sa chambre,



sous les combles. La pièce était petite et inconfortable ; c'était sans plaisir qu'il la retrouvait tous les soirs.

Une voiture à cheval était arrêtée devant le perron. Le cocher jouait avec son fouet, tandis que le cheval, un sac accroché au garrot, mâchait paisiblement son avoine.

— De la visite ? demanda Crowe.

— Oncle Sherrinford et tante Anna ne m'ont pas parlé d'hôtes pour le déjeuner...

Sherlock était curieux de savoir à qui appartenait la voiture.

— Nous n'allons pas tarder à connaître la réponse ; ce n'est pas la peine de perdre notre temps en spéculations alors que la solution va nous être présentée d'ici quelques minutes.

Ils arrivaient devant l'entrée. Sherlock s'élança vers la porte qui était restée entrouverte. Crowe le suivait sans se presser.

Le grand hall était plongé dans l'ombre, éclairé seulement par de rares rayons qui tombaient en oblique depuis les hautes fenêtres. On voyait danser les grains de poussière, mais on distinguait à peine les tableaux qui ornaient les murs. Il faisait une chaleur étouffante.

— Je vais prévenir que vous êtes là, proposa Sherlock.



— Inutile, murmura son maître en indiquant discrètement une ombre qui bougeait dans l'escalier, quelqu'un est déjà au courant.

Une silhouette sombre s'avavançait vers eux, toute vêtue de noir. Seul le visage pâle, sous une masse de cheveux bruns, se distinguait clairement.

— Monsieur Crowe, dit la gouvernante, je crois que vous n'étiez pas attendu.

— On parle beaucoup de l'hospitalité généreuse de Holmes Manor, annonça Crowe avec emphase, et des mets délicieux qui sont servis aux voyageurs de passage. Et de plus, comment aurais-je pu laisser passer l'occasion de vous revoir, mademoiselle Églantine ?

Elle renifla ostensiblement en serrant ses lèvres minces.

— Je suis sûre que beaucoup de femmes succombent à votre charme colonial, monsieur Crowe, mais vous m'épargnerez vos compliments : ils ne me touchent pas.

— M. Crowe reste déjeuner, annonça Sherlock.

Il avait parlé d'un ton ferme malgré le tremblement intérieur qui le saisissait sous le regard acerbe de la gouvernante.

— C'est une décision qui revient à votre oncle et à votre tante, non à vous.

— Dans ce cas, c'est moi qui vais les prévenir, et pas vous !



Sherlock se tourna vers son précepteur.

— Attendez-moi un instant, je reviens tout de suite.

La gouvernante avait déjà disparu.

— Cette femme a quelque chose de bizarre, chuchota Crowe. Elle ne se conduit pas comme une employée de maison ; on dirait qu'elle fait partie de la famille, d'une façon ou d'une autre. Elle donne l'impression d'être en position d'autorité.

— Je ne comprends pas pourquoi mon oncle et ma tante la laissent faire, répondit Sherlock. À leur place, je ne la supporterais pas !

Il alla jeter un coup d'œil dans la salle à manger. Les domestiques allaient et venaient autour de la table, disposant des plateaux chargés de viande froide, de poissons, de fromages, de riz, de légumes marinés et de pain frais que les convives pourraient grignoter à loisir, comme c'était la coutume au déjeuner. Aucune trace de son oncle, ni de sa tante. Sherlock retraversa le hall et fit une pause avant de se décider à frapper à la porte de la bibliothèque.

— Oui ? répondit une voix bien modulée, une voix habituée aux sermons que son possesseur écrivait à longueur de journée. Entrez ! cria Sherrinford Holmes.

Sherlock ouvrit la porte, découvrant son oncle assis à son bureau, vêtu d'une redingote noire

démodée. Son énorme barbe venait s'étaler sur le buvard posé devant lui.

— M. Crowe est ici, annonça le garçon. Je me demandais s'il pourrait rester déjeuner ?

— Je serais ravi d'avoir l'occasion de parler à M. Crowe, répondit l'oncle Sherrinford.

Mais à cet instant, l'attention de Sherlock s'était déjà détournée de son oncle pour se fixer sur la silhouette d'un homme qui regardait par la fenêtre en lui tournant le dos. Son long manteau de voyage et son col haut se découpaient à contre-jour.

— Mycroft ?

Le frère de Sherlock se retourna d'un air impassible, mais l'étincelle qui brillait dans ses yeux trahissait sa joie.

— Sherlock, tu as l'air en pleine forme. L'air de la campagne te réussit !

— Depuis quand es-tu là ?

— Je suis arrivé il y a une heure. Je suis venu en train depuis Waterloo et j'ai pris une voiture à la gare.

— Et combien de temps restes-tu ?

Mycroft haussa légèrement les épaules.

— Je ne peux pas rester jusqu'à demain, hélas, mais je voulais passer te voir pour suivre tes progrès. J'espérais aussi retrouver M. Crowe ; je suis très heureux qu'il soit ici.



— Ton frère et moi allons terminer notre discussion, intervint Sherrinford ; nous vous rejoindrons dans la salle à manger.

Sherlock comprit qu'on lui demandait de s'éclipser, et il sortit aussitôt en refermant la porte derrière lui. Un grand sourire s'étalait sur son visage. Mycroft était là ! Brusquement, le soleil s'était mis à briller deux fois plus fort.

— Est-ce que c'est la voix de ton frère que j'entends ? demanda Crowe depuis le hall.

— Oui ! c'est sa voiture qui attend dehors. Il a dit qu'il voulait vous parler.

Crowe hocha la tête.

— Je me demande bien de quoi ? murmura-t-il.

— Mon oncle dit que vous pouvez rester déjeuner. Il veut qu'on l'attende dans la salle à manger.

— Voilà un excellent projet ! s'écria Crowe.

Mais l'expression sérieuse de son visage démentait la jovialité du propos.

Sherlock le conduisit jusqu'à la salle où Mlle Églantine attendait, le dos au mur, dans l'ombre des rideaux. Sherlock, qui ne l'avait pas vue dans le hall, se demanda un instant si elle n'avait pas la faculté de traverser les murs comme un fantôme... Mais c'était une idée stupide. Les fantômes n'existent pas !

Sans lui jeter un regard, il se dirigea vers le buffet, prit une assiette et se mit en devoir d'y

empiler des tranches de bœuf et des filets de saumon. Crowe en fit autant à l'autre extrémité du buffet.

Sherlock était encore sous le choc de la surprise qu'il avait éprouvée en apercevant son frère. Mycroft travaillait à Londres, capitale de l'Empire britannique ; il y résidait toute l'année. Il était fonctionnaire, et même s'il prétendait toujours n'être qu'un humble subalterne, Sherlock avait souvent pensé que son frère occupait en réalité de très hautes fonctions. Quand il habitait encore avec son père et sa mère, il voyait souvent Mycroft qui venait passer quelques jours en famille. Chaque matin, un homme apportait de Londres une boîte rouge qu'il lui remettait en personne. Mycroft lui tendait en échange une enveloppe scellée, qui devait contenir des lettres et des notes de service relatives au contenu de la boîte de la veille. Où que soit Mycroft, il était clair que l'État ne pouvait se passer de lui un seul jour.

Sherlock avait la bouche pleine quand il entendit grincer la porte. La haute silhouette de Sherrinford se profila dans la pièce.

— Ah, *broma theon*, annonça-t-il en grec en jetant un coup d'œil à la desserte. Tu peux utiliser la bibliothèque, mon garçon, ma *psykhès iatreion*, pour ta réunion avec ton frère. Et M. Crowe est cordialement invité à se joindre à vous.



Sherlock reposa son assiette et se dirigea sans attendre vers la sortie, Crowe sur les talons. Celui-ci ne donnait pas l'impression de se dépêcher, et pourtant ses longues jambes couvraient rapidement la distance.

Ils trouvèrent Mycroft dans la même position, près de la porte-fenêtre. Il sourit à son frère et s'avança pour lui ébouriffer affectueusement les cheveux. Quand il leva les yeux vers Crowe, il reprit son expression sérieuse. Les deux hommes échangèrent une poignée de main.

— Parlons du plus urgent d'abord, proposa Mycroft. Malgré des enquêtes policières très poussées, nous n'avons trouvé aucune trace du baron de Maupertuis. Nous pensons qu'il a fui vers la France et qu'il s'y est installé. La bonne nouvelle, c'est qu'on ne nous a signalé aucune mort suspecte chez nos soldats, ou nulle part ailleurs, liée à des piqûres d'abeilles.

— On peut se demander si son plan avait la moindre chance de marcher, fit remarquer Crowe. Ce type est mentalement instable, c'est évident.

— Mycroft, a-t-on des nouvelles de père ? demanda Sherlock.

— Son bateau approche des côtes indiennes. Je pense qu'ils vont débarquer dans la semaine, lui et son régiment, mais nous n'aurons sans doute pas de nouvelles avant un mois ou deux, étant donné



la lenteur des communications avec le continent. Naturellement, dès que je saurai quelque chose, je te le transmettrai immédiatement.

— Et... maman ?

— Sa santé est fragile, tu le sais. Pour le moment, elle est stable, mais elle a besoin de repos. Son médecin me dit qu'elle dort jusqu'à seize heures par jour. Il lui faut encore du temps, Sherlock, poursuit Mycroft en soupirant, du temps, et aucune pression physique ni mentale.

— Je comprends.

La gorge nouée, Sherlock fit une pause avant de poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— Alors, je dois rester à Holmes Manor jusqu'à la fin des vacances ?

— Certainement. Mais à la rentrée, je ne suis pas certain que le pensionnat Deepdene te convienne encore...

— J'ai fait des progrès en latin, fit remarquer Sherlock sans réfléchir.

Il se mordit les lèvres : il avait plus intérêt à approuver son frère qu'à le contredire !

— J'en suis sûr, répondit sèchement ce dernier. Mais il y a des choses plus utiles à apprendre que le latin.

— Le grec, par exemple ?

Malgré lui, Mycroft sourit.



— Je vois que tu n’as pas perdu ton sens de l’humour un peu narquois. Non, le latin et le grec sont d’une grande importance, personne ne dira le contraire, mais le monde dans lequel nous vivons devient de plus en plus complexe, et je pense qu’une éducation plus personnalisée te conviendrait mieux. Je me demande s’il ne faudrait pas annuler ton inscription à Deepdene et organiser des cours particuliers ici, à Holmes Manor.

— Annuler Deepdene ?

Stupéfait, Sherlock examinait cette possibilité nouvelle : aurait-il des regrets s’il quittait l’école ? Il n’y avait pas d’amis, personne ne l’y retenait, et ses meilleurs souvenirs étaient encore les heures qu’il y avait passées à s’ennuyer à l’étude. Rien ne l’y attachait.

— Il faut préparer ton admission à l’université, poursuit Mycroft. Cambridge, naturellement. Ou Oxford. Je pense que tu auras de meilleures chances d’y entrer si nous te faisons travailler plus et mieux qu’à Deepdene. Tu es un garçon très indépendant, dit Mycroft avec un sourire, et il faut en tenir compte. Je ne te promets rien, mais je te dirai avant la fin de l’été quelle solution j’ai trouvée.

— Est-il indiscret de ma part de demander si je devrai jouer un rôle dans l’éducation de ce garçon ? intervint Crowe de sa voix bourrue.



— Je crois que vous aurez un rôle à jouer en effet, répondit Mycroft qui ne pouvait s'empêcher de sourire. Jusqu'à maintenant, vous avez assez bien réussi à le garder dans le droit chemin !

— C'est un Holmes. On peut le guider, mais pas le forcer. Avec vous, c'était pareil.

— Oui, c'est vrai. Exactement !

Avant que Sherlock ait eu le temps de vérifier si Crowe avait bien été le professeur de son frère autrefois, Mycroft enchaîna :

— Sherlock, veux-tu nous laisser un moment, s'il te plaît ? Je dois parler affaires avec M. Crowe.

— Je... te verrai avant ton départ ?

— Bien sûr. Je ne partirai pas avant le soir. Tu pourras me faire visiter la maison, si tu veux.

— Et les jardins ? Je pourrai te montrer les jardins ?

Mycroft eut un frisson.

— Je ne crois pas, je ne suis pas en tenue pour arpenter la campagne.

— Mais nous pourrions faire le tour de la maison, pas nécessairement courir les bois !

— Si je n'ai pas un toit au-dessus de la tête, et du parquet ou des dalles sous les pieds, alors je considère qu'il s'agit bien de courir les bois, répliqua fermement Mycroft. Et maintenant, monsieur Crowe, si vous le voulez bien... parlons affaires.

À contrecœur, Sherlock s'en alla et referma la porte derrière lui. À en croire les voix qu'il entendait en provenance de la salle à manger, sa tante avait rejoint son oncle pour le déjeuner. Peu désireux de subir le constant bavardage de la vieille dame, il se dirigea vers le jardin. Les mains dans les poches, il fit le tour de la maison en donnant des coups de pied dans les cailloux qu'il rencontrait sur son chemin. Le soleil de midi lui cuisait la tête et les épaules ; un filet de sueur coula entre ses omoplates.

Les portes-fenêtres de la bibliothèque étaient grandes ouvertes.

Il entendait des voix à l'intérieur.

Sa conscience lui rappelait qu'il avait été écarté de cette conversation, qu'elle était confidentielle. Mais une tentation, plus séduisante, lui venait à l'idée que c'était *de lui*, précisément, que s'entretenaient Mycroft et Amyus Crowe.

Prudemment, il longea la balustrade de pierre qui entourait la façade.

— Vous en êtes sûr ? demandait Crowe.

— Vous avez travaillé pour Pinkerton, répliquait Mycroft. Leurs sources de renseignements sont plutôt fiables, même loin des États-Unis.

— Il aurait pu voyager *jusqu'ici*...

— J'imagine qu'il était trop dangereux pour lui de rester en Amérique.

— C'est un vaste pays !
— Mais en grande partie sauvage.
— Je l'aurais plutôt imaginé passant la frontière du Mexique, protesta Crowe.

— Il n'en a rien fait, apparemment. Si l'on vous a envoyé ici, précisément, c'est pour rechercher les sympathisants du complot sudiste, rescapés de la guerre civile, dont la tête a été mise à prix. Quelle meilleure raison pouvait-il trouver de venir en Angleterre lui aussi ? Il est là parce qu'ils y sont !

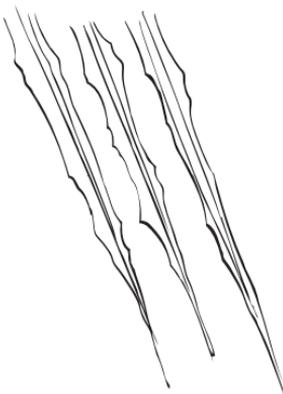
— C'est logique, admit Crowe. Vous croyez vraiment à un complot ?

Mycroft hésita.

— Un complot ? Le terme est peut-être un peu fort pour l'instant. Je suppose que s'ils ont tous convergé vers ce pays, c'est que la langue est la même, qu'il est civilisé et qu'ils s'y sentent en sécurité. Mais le moment venu, tous ces types dangereux qui n'ont rien d'autre à faire que discuter entre eux vont trouver le moyen de s'organiser. C'est alors que nous verrons apparaître une conspiration... Il faut l'étouffer dans l'œuf.

Sherlock sentait la tête lui tourner. De quoi parlaient-ils ? Il n'avait pas suffisamment saisi leur conversation pour le comprendre...

— Sherlock ? fit brusquement la voix de son frère. Tu peux entrer, puisque tu nous écoutes de toute façon...



Chapitre 2

La tête basse, Sherlock entra dans la bibliothèque. Rouge de honte, il ressentait aussi une certaine colère, mais il n'aurait su dire si elle était dirigée contre Mycroft qui l'avait pris sur le fait, ou contre lui-même qui s'était laissé prendre.

— Comment savais-tu que j'étais là ? demanda-t-il.

— Premièrement, répondit Mycroft sans la moindre trace d'émotion, je m'y attendais. Tu as déjà montré une curiosité naturelle hors du commun, et les événements récents nous ont appris que tu ne t'embarrassais pas toujours des règles ni des convenances. Deuxièmement, il y a un courant d'air entre les vantaux des portes-fenêtres. Quand tu te tenais à l'extérieur, on ne voyait pas ton ombre, mais on ne sentait plus ce courant d'air. J'en ai déduit que c'était toi qui nous écoutais.

— Tu es fâché ?

— Pas du tout.

Niblo's Garden. Ils commandèrent des huitres naturellement, et des steaks énormes, mais Sherlock se sentait un peu étranger à la fête. Il avait subi tant de chocs dans les jours précédents qu'il était saturé d'émotions, incapable de ressentir quoi que ce soit. Il avait l'impression d'être le témoin détaché de sa propre vie ; il espérait que cet état n'allait pas durer éternellement.

Virginia le sentait et s'inquiétait manifestement pour lui. Elle lui jetait des coups d'œil soucieux et, de temps à autre, elle posait la main sur son bras, pour l'enlever aussitôt quand elle le voyait sans réaction.

Quelques jours plus tard, ils embarquaient sur le bateau du retour. Appuyé au bastingage, Sherlock regarda le port de New York disparaître. Il frissonnait : malgré le beau soleil, il avait froid. Il ne se sentait pas très bien, et ne savait pas quoi faire pour dissiper son malaise.

— Alors, dit une voix familière près de lui, comment était la grande métropole ? Avez-vous fait tout ce que vous vouliez ?

Sherlock tourna la tête. À côté de lui, il aperçut Rufus Stone qui le regardait. Il portait son étui à violon sur le dos ; ses cheveux longs étaient décoiffés par le vent.

— Mais je croyais que vous vouliez rester en Amérique ? demanda-t-il, étonné.

— Ah, oui ! C'était mon intention, en effet. Je ne vous l'avais peut-être pas dit, mais j'ai eu quelques petits ennuis chez moi. Je pensais que c'était une bonne idée de traverser l'océan, mais mes ennuis l'ont traversé aussi, avant moi, et je les ai retrouvés sur place. Qui aurait cru que les Irlandais mettraient la main sur le monde de la pègre new-yorkaise ?

— Mais alors, qu'est-ce que vous allez faire, maintenant ?

— Je ne sais pas, admit Rufus en regardant la mer d'un air morose. Vous ne connaissiez pas quelqu'un qui cherche un professeur de violon ?

— Eh bien ça, c'est drôle, je crois bien que si !

Mise en page par Pixellence
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EJENoo1239.Noo1

Dépôt légal : mars 2017

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949

sur les publications destinées à la jeunesse